

Cape Town

Vincent Brault

Numéro 150, été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85976ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brault, V. (2017). Cape Town. *Les écrits*, (150), 67–76.

VINCENT BRAULT

*Cape Town*¹

L'avion atterrit et, par le hublot, j'aperçois quatre hommes en combinaison orange pousser un escalier à roulettes sur le tarmac. Une intense bouffée de chaleur envahit l'intérieur de l'appareil. J'attrape les affaires qui traînent sur plusieurs sièges autour du mien. Je me suis un peu éparpillé... c'est la première fois que je prends un avion aux trois quarts vide. Et c'est la première fois depuis longtemps que je mange à ma faim. On m'a proposé une triple ration de chacun des repas. J'ai même fait des réserves de biscuits.

Je descends l'escalier et pose les pieds sur l'asphalte brûlant. Ça grésille et ça fume sous mes semelles. Je me dépêche de traverser le tarmac et je ne suis pas le seul, tous les passagers sautillent, bondissent, courent aussi vite que possible en direction d'une bâtisse grise, austère, sans fenêtre. On dirait l'entrepôt où je travaillais au port d'Édimbourg. À l'intérieur, un douanier taciturne me pose les questions d'usage. « *Why are you visiting South Africa?* » « Je viens voir une amie. » « *What's her adress?* » « Je sais pas, j'ai seulement son numéro de téléphone, elle vient me chercher à l'aéroport. » « *Do you carry guns?* » « Non. » Le douanier estampille mon passeport en grimaçant. Je traverse de l'autre côté du comptoir et attends au bord d'un tapis roulant que

1. Ce texte est extrait d'un roman en chantier qui, je l'espère, verra le jour en 2019.

mon sac apparaisse, puis je sors de l'aéroport par ce qui doit être la porte principale. Nadia n'est pas là. Des gens vont et viennent, des voitures attendent, des taxis et des minibus aussi. Il est passé midi. Nadia ne doit pas être loin. Je fais un petit tour. L'aéroport n'est pas grand. Je reviens attendre en face de la porte principale. Si j'étais elle, c'est là que j'attendrais. On vient m'offrir un lift pour le centre-ville à tout bout de champ. «*No thanks, I'm waiting for my friend.*» Mais *my friend* n'arrive pas et je commence à sentir de la pression de certains chauffeurs de taxi. Ils voient bien que je tourne en rond. Il faudrait que j'appelle Nadia, mais je n'ai pas de monnaie. Pour m'en procurer, je vais acheter un journal au hasard dans l'aéroport, puis je glisse quelques rands dans la fente d'une boîte téléphonique. Ça sonne mais personne ne répond. Je rappelle plusieurs fois de suite. Toujours pas de réponse.

Le temps passe. Je commence à m'inquiéter. Où est-ce que je vais dormir si elle n'arrive pas? Je pose mon sac par terre, m'assois dessus, et commence à lire le journal que je viens d'acheter. «*According to Gun Free South Africa, 30 gun-related deaths are logged each day. This makes guns the fastest-growing cause of death in the country.*» Ça commence bien.

Je tourne les pages durant une heure en levant la tête de temps en temps pour voir si Nadia me cherche. Il lui est peut-être arrivé quelque chose. Je la rappelle. Toujours pas de réponse.

Un centième chauffeur de taxi vient m'offrir un lift et je décide de le suivre. Tant qu'à arriver seul en ville, je préfère que ce soit en après-midi plutôt qu'en soirée.

L'aéroport est situé au cœur de Cape Flat, un immense bidonville brun et venteux, sans arbre ni végétation. Au loin, je vois la Table Mountain, une grosse montagne plate sur laquelle vient de s'asseoir un épais nuage blanc. Je commence aussi à distinguer quelques immeubles au loin.

Des enfants déambulent derrière de hautes clôtures en treillis plantées de chaque côté de l'autoroute pour empêcher les habitants du bidonville de traverser n'importe où, j'imagine.

Durant une minute ou deux, le taxi traverse une tempête multicolore. Des milliers de sacs de plastique virevoltent dans tous les sens. « *Here's the central bus station, I can't go farther today.* » « *Is there some accommodations around here?* » « *Yes.* » Mais le chauffeur ne m'indique pas où. Il a l'air furieux. « *It's 250 rands for the ride.* » Je lui donne ce qu'il demande et j'en profite pour glisser quelques billets dans mes bobettes.

J'entre dans la station d'autobus à la recherche d'un bureau d'information touristique. Y'en a pas. La station est déserte et délabrée. Des gens dorment dans un coin, à moitié nus, sous un néon rose bonbon qui crépite comme un feu de camp. Une masse de corps noueux. La peau humide. Des reflets rosés sur les cuisses et les épaules. C'est beau.

Je sors de la station et j'aperçois un policier. Parfait. Je m'approche de lui pour lui demander où trouver un hôtel, mais il me fait signe de reculer. Je recule et vois plusieurs tanks, des jeeps kaki et des soldats lourdement armés avancer derrière une bâtisse. Je me dis : tiens tiens, une parade militaire. Des milliers de personnes massées sur un viaduc, à droite d'une grande esplanade vide, font flotter en l'air toutes sortes de banderoles. Les véhicules militaires s'immobilisent et des soldats envahissent fièrement l'esplanade, l'arme au poing. Je ne tiens pas vraiment à voir la parade. Il faut que je me trouve un endroit où dormir. Je traverse donc l'espace entre l'armée et les spectateurs, que

j'entends crier de plus en plus fort. On dirait qu'ils m'acclament. Je lève les deux bras en l'air pour ajuster le dessus de mon sac à dos et les clameurs redoublent d'intensité.

À l'autre bout de l'esplanade, je m'engouffre dans une rue sale et passablement déserte, où on me propose deux fois d'acheter des sous-vêtements. Je refuse poliment et continue à avancer. J'ai conscience d'être en train de faire tout ce qu'il ne faut pas faire en Afrique du Sud. J'ai une carte de la ville dans mon sac à dos, mais je n'ose pas la sortir. J'ai déjà l'air assez touriste comme ça, avec mes pantalons roulés jusqu'aux genoux et ma face de fantôme hollandais. Je ne veux pas attirer encore plus l'attention. On m'a raconté tellement d'histoires d'horreur sur l'Afrique du Sud. Ça me rend parano. Me semble qu'on n'arrête pas de me regarder. Complètement parano. Il paraît que c'est un des effets secondaires des pilules contre la malaria que j'ai commencé à prendre deux semaines avant de partir.

Je me sens mal. Faut que je pense à autre chose. Est-ce que Nadia habite dans le coin ? Est-elle en train de m'attendre à l'aéroport ? Est-ce qu'elle m'a oublié ? Est-ce qu'elle est morte ? Arrête. Arrête de penser. Avoir l'air détendu. C'est ça. Ne marcher ni trop vite ni trop lentement. Siffloter. Non ! Ne pas siffloter. Mauvaise idée. Une gang d'adolescents commence à me suivre. *Fuck!* Faire comme si de rien n'était. Respirer. Ne pas courir, ce serait cave. Être attentif à ce qui se passe. Le soleil n'est pas encore couché. Tout va bien. Les adolescents ne me suivent pas vraiment. Ils ont le droit de marcher derrière moi sur le trottoir. Ça va.

J'arrive à un carrefour où on vend des bananes, seulement des bananes. Il y a un peu plus de monde. J'avance vers la station d'essence qui se trouve de l'autre côté de la rue. Je cogne à la fenêtre, mais l'adolescent joufflu qui se trouve

derrière me fait signe de déguerpir. *Come on*, je veux juste savoir où je peux trouver un hôtel. J'insiste. Je cogne plus fort contre la vitre graisseuse. *Shit!* L'adolescent disparaît au fond d'un corridor. J'imagine qu'il va sortir me parler, m'engueuler ou me battre. Je vais l'attendre devant une des pompes à essence. On dirait qu'une tornade est passée par ici. Les panneaux publicitaires sont à moitié arrachés, un vieux camion rouillé est renversé sur le côté, la devanture d'un immeuble sur deux est éventrée.

« Hey! » Je me retourne et un homme sort du garage en me criant après. Il est grand, chauve, et a l'air fâché. « Je m'excuse... Je suis désolé... Je voulais pas... Je cherche juste un hôtel, est-ce que vous pouvez... » « Y'a pas d'hôtel ici! *Are you crazy? Fucking hell!* » « Mais je sais pas où aller je suis perdu pouvez-vous m'aider, *please?* » Il regarde derrière lui. « *Shit! Your not Afrikaner, hey?* » « *No no, not Afrikaner*, je viens de Montréal, au Canada. » Ça l'adoucit tout de suite. Il me prend amicalement par l'épaule. « *Your fucking lost, hey?* » « *Lost*, oui, *a little bit lost*... hé! hé! C'est que je cherche une place où dormir, un hôtel. » Il regarde encore derrière lui avant d'éclater de rire. « *Lucky man. Canadian hey?* Ok, viens avec moi, je vais t'aider. Les hôtels, c'est dans un quartier à l'autre bout de la ville. Avec ce qui se passe *downtown*, ça va être *fucking* compliqué de se rendre. *Anyway*, viens-t'en, j't'emmène, *if you want*. » Je suis soulagé. Je ne sais pas pourquoi mais il m'inspire confiance.

J'embarque avec l'homme dans un petit camion blanc à trois roues. J'espère que tout va bien aller.

Nous traversons le bidonville qui jouxte la station d'essence et empruntons une autoroute au bord de la mer. On dirait Miami. Palmiers, hôtels de luxe, plage et grosses vagues. Le soleil disparaît complètement derrière nous et Shaka allume les phares du camion. Celui de gauche ne fonctionne pas. « C'est dommage qu'il commence à faire noir, la vue est vraiment belle ici... Tu vois là-bas, les petites lumières? (il pointe la mer) c'est Robbeneiland. Avant y'avait une prison sur cette île-là. C'est là que Nelson Mandela a passé dix-huit ans avant de devenir président. » Il dit ça comme si de rien n'était. Dix-huit ans. C'est vraiment long. « Il vient d'annoncer qu'il va pas se représenter aux prochaines élections, là, il est vieux et fatigué, c'est vraiment pas le meilleur moment pour visiter le pays, il va y avoir des troubles. » « Quel genre de troubles? » « *All kinds of troubles.* »

S'ensuit un assez long silence. Je regarde le ciel et la mer noircir. « Pourquoi t'es venu en Afrique du Sud? » « Pour visiter une amie. Elle a eu... euh... un empêchement aujourd'hui... mais je pense que je vais la voir demain. En tout cas j'espère. » « Le Canada, ça doit être beau. Toi, tu parles français, c'est ça? Y'a beaucoup de francophones au Canada. » « C'est rare que le monde sache ça... » « Moi, ma fille étudie à Montréal. » « Ah oui! C'est fou! À quelle université? » « Le nom, c'est... » « McGill? » « C'est ça. » « C'est une bonne université. » « Je sais pas. » Silence. « Ça fait cinq ans qu'elle est partie. »

Nous quittons le bord de la mer et pénétrons plus franchement dans la ville. Les rues sont bien éclairées, les maisons sont blanches, les toits sont rouges. On se croirait en Italie. Nous longeons une rue bordée de terrasses animées. « Ici, c'est Long Street, une rue pour sortir, si ça t'intéresse, mais sors jamais tout seul. » « Ok. » « Tantôt t'aurais pu te faire tuer. »

Il se gare au fond d'un cul-de-sac, devant une palissade multicolore surmontée de rouleaux de fils barbelés. « C'est le Zebra Lodge. On dit que c'est bien. » J'ai peur que ce soit un hôtel luxueux, mais je ne vais quand même pas me plaindre, ce serait impoli, ça fait une heure que Shaka me conduit à travers la ville. D'ailleurs... je me demande s'il s'attend à ce que je le paye pour la course... Je fouille dans la poche du bas de mon sac à dos pour en extirper mon portefeuille. Shaka soupire. « Un conseil de base, sors jamais ton portefeuille de même. Garde de l'argent lousse dans tes poches et mets-en aussi dans tes souliers. » « Oui... je sais... j'ai déjà de l'argent dans mes souliers, mais... j'ai sorti mon portefeuille pour montrer que j'ai confiance en vous... » « C'est stupide, aie jamais confiance. » Puis il secoue la tête en pensant probablement que je ne survivrai jamais jusqu'à demain. Je lui tends 400 rands en coupure de 50. « Ça vaut pas plus que 45 rands, la ride qu'on a faite. » Il prend quand même 100 rands et me remet le reste.



Une femme dans la cinquantaine se trouve à la réception du Zebra Lodge. Une barre de métal lui traverse la langue de bord en bord. Elle me demande si j'ai vu l'émeute au centre-ville. « L'émeute? » « Oui, l'armée a tiré dans le tas y paraît. Y'a des centaines de blessés, sûrement des morts aussi. » « Je pensais que c'était une parade... » « Une parade de morons, yah. »

À l'intérieur des palissades, il y a de l'herbe, quelques tables de piquenique et trois bâtiments modestes : une réception, un dortoir et un espace ouvert pour cuisiner. J'appelle Nadia. Toujours pas de réponse. Peut-être qu'elle s'est fait prendre dans l'émeute.

Je m'assois à une des tables de piquenique et sors un cahier de mon sac. J'écris : « deux lézards se courent après sur un des murs de la réception. On rit derrière les palissades. Je me demande ce que je vais faire pendant deux mois en Afrique du Sud si je n'arrive pas à joindre Nadia. »



Je reste une semaine à Cape Town, où je passe mes journées à errer comme un fantôme, les poches vides, pas de sac, pas de caméra, pantalons roulés, cheveux mêlés et t-shirt sale. J'essaie d'être invisible et ça fonctionne à peu près. Avant chaque sortie, je mémorise le plan du quartier que je souhaite explorer pour ne jamais devoir déplier ma carte en pleine rue. Des gens dorment sur le trottoir par centaines. Pas en boule sous un bout de papier journal. Non. On dort sur le dos, en bedaine, les jambes et les bras écartés et ceux qui passent n'ont pas d'autre choix, pour avancer, que d'enjamber tous ces dormeurs. Peut-être y a-t-il ces temps-ci une épidémie de sommeil causé par la présence de mouches tsé-tsés sur le territoire. Je grimpe la Table Mountain et bois de l'eau dans les ruisseaux comme si j'étais dans les Alpes, sous prétexte que l'eau est fraîche et limpide. Je me rends en autobus à l'extrême sud du continent africain, au cap de Bonne-Espérance, où j'ai la surprise de voir des plages envahies par des milliers de manchots. Sur les rochers et dans les arbres il y a des babouins à fesses rouges et sur le bord des chemins des espèces de taupes au nez de cochon et aux dents de vampire. Partout on peut voir des pancartes : *don't feed the hyrax*. Non mais c'est quoi, un hyrax ? Un insecte ? Un animal ? Et qu'est-ce que ça peut bien manger ?

Sur les flancs de la Table Mountain je vois des centaines de gnous et des dizaines de zèbres; dans le ciel, de grands oiseaux blancs et bleus; sur le bord des sentiers, des fleurs magnifiques. Je m'engouffre au fond d'une gorge humide, une gorge pleine de fougères et d'arbres nouveaux, de lianes, de lézards et de serpents. J'en sors. Le flanc ouest de la montagne est un désert rocailleux où poussent toutes sortes de cactus, dont certains produisent des abricots. J'en mange des tonnes. La chair est molle et chaude, sucrée et acidulée. Les abricots de cactus ne goûtent pas tellement l'abricot. Les fruits que je mange en Afrique du Sud n'ont jamais rien en commun avec leur équivalent occidental. Ici les bananes ont goût de caramel. La première fois que j'en ai acheté une grappe, c'était presque par dépit. De minuscules bananes noires peu ragoutantes. Pourtant, je n'ai jamais rien mangé d'aussi délicieux. J'en engloutis des régimes entiers. Et que dire des ananas? Même mon canif en redemande. Les avocats ont la peau mince et lisse et couleur lime. Je les achète dans la rue en paquet de vingt, que je consomme en deux jours. J'avale aussi de petites mangues rouges étonnamment poivrées ainsi que des papayes orange, mais on m'a dit de faire attention avec ce genre de papayes, qu'elles sont généralement trop mûres, qu'elles risquent de contenir une bactérie qui donne la chiasse. J'en mange plein quand même et j'ai mal au ventre après.

J'ai mal aux yeux aussi, et j'attrape de terribles coups de soleil. Ce sont des effets secondaires des pilules que je prends contre la malaria. Ça et la paranoïa. Le jour ça va à peu près, mais j'entends hurler la nuit et je fais mille cauchemars où des araignées aussi grosses que des crabes d'Alaska viennent me grignoter les paupières. J'ai peur. Je déprime. La nature est fantastique et la nourriture délicieuse, mais je peine à me lever

le matin. J'appelle Nadia dix fois par jour. Je pense qu'elle est morte, je pense à ma mère morte et je pense que je vais mourir moi aussi. Il y a mille choses à voir à Cape Town et pourtant rien ne m'inspire. Au fond, je suis sous le choc. Je n'avais pas prévu me retrouver seul. Je n'ai aucune envie de faire du tourisme. Je vais passer deux mois en Afrique du Sud. Ça m'apparaît tellement long. Je pourrais me payer un safari organisé, mais ça ne me tente pas. Je louerais bien une jeep pour explorer la savane, mais c'est beaucoup trop cher. Je pourrais partir me promener à pied dans un parc national. J'ai ma tente. Je peux camper où je veux. M'installer près d'un village zoulou. Ça n'a aucun sens. Nadia a disparu. Je dois m'arranger sans elle. J'y crois pas! C'est pour elle que je suis venu en Afrique du Sud.

